

Programme de vidéos performances région Genève

Diffusé le 17 juin 2022 dans le cadre de l'exposition

Bang Bang - Histoire:s translocale:s de la performance

Musée Tinguely, Bâle

Curatrice du programme : Marie-Ève Knoerle

Avec le soutien de la République et canton de Genève et de la Fondation Oertli

Matthieu La-Brossard	<i>CALLMEBYBLONDIE</i> , 2021, 4'
Oélia Gouret	<i>Un ami m'envoie un lien YouTube</i> , 2020, 10'
Collectif Doppelgänger	<i>Who's Afraid Of</i> , 2021, 4'
Lili Mart0 & Lexi Fleurs	<i>CHIEN.X.NNE.S</i> , 2021, 5'
Diane Rivoire	<i>I want you</i> , 2019, 6'
Justine Salamin	<i>souffle</i> , 2022, 5'
Nagi Gianni	<i>Fade from View</i> (extrait), 2022, 9'
Eva Zornio	<i>Life breath in Breaks</i> (extrait), 2021, 9'
Davide-Christelle Sanvee	<i>Tourbillon quoi qu'il arrive #04</i> , 2020, 6'
Juliette Gampert	<i>Ackee & saltfish</i> , 2019, 13'
Monika Emmanuelle Kazi	<i>A Home Care II</i> (extrait), 2021, 5'

Le programme de vidéo-performances – région de Genève – reflète une multitude de pratiques d'artistes émergent.e.s. Les univers individuels se laissent découvrir entre récits, actions corporelles, interventions dans l'espace public et créations collectives ou pluridisciplinaires. Les pièces vidéo expriment quelques dialogues possibles entre la caméra et la matière vivante de la performance, sous l'angle de prises de vue frontales, de traces composées, de face-à-face mouvementés ou de huis clos intimistes.

Matthieu La Brossard

CALLMEBYBLONDIE, 2021

Vidéo : Nathan Clément

Un.e business-person se perd dans une ville, d'une gare à un quartier administratif. La caméra cadre les mouvements de ce corps qui se superposent à l'espace urbain, elle construit des chorégraphies à partir de la géométrie des bâtiments. Le corps sans tête et sans chair qui apparaît au début de la performance regagne un visage, s'articule progressivement, mu par le geste d'une connexion téléphonique. Iel se déplace tel un automate au contact d'autres êtres humain.e.s qui lui donnent les directions, mais sans but précis. L'énigme reste entière, l'appel téléphonique sans suite.

« Dans son travail, Matthieu La-Brossard utilise la performance comme outil de négociation et de travail, pour questionner la représentation, déployer et déconstruire les codes sociaux et les images préconstruites liées à différents corps et identités. Iel s'attache à déformer les règles et les frontières qui se situent encore autour et entre eux. Son travail est une conversation constante avec le personnage Uma Hitte, à travers une pratique de création d'alter-egos et de genderbending. Identité multiples, Uma Hitte peut apparaître visuellement – en envoyant des messages vocaux d'un voyage en vaisseau spatial par exemple –, être le public, un.e critique et même voler ses recherches de temps en temps. » (Texte de l'artiste)

*1997 à Paris, vit et travaille à Amsterdam

Oélia Gouret

Un ami m'envoie un lien YouTube, 2020

Captation : Constance Brosse

Une lecture performance dans un lieu hautement symbolique de l'engagement des travailleur.euse.x du sexe : la tombe de Grisélidis Réal et sa stèle sculptée, au cimetière des rois à Genève, sur laquelle est gravée l'épithète « écrivain, peintre, prostituée » conformément à sa volonté. « Une stèle en forme de chatte aux côtés de méritants de Genève [...] une stèle en forme de chatte pour une pute au cimetière des rois » énonce Oélia Gouret. Entre journal intime, hommage, partage, témoignage et manifeste, elle lit une missive devant une caméra frontale, s'adresse à Maïa Izzo-Foulquier, cite encore Grisélidis Réal, Virginie Despentes (« Il y a un lien réel entre l'écriture et la prostitution »), Nelly Arcan, Hito Steyerl, tout en articulant son point de vue sur le rôle de l'art.

« Avec la démocratisation de la production d'images, la récupération de la vidéo comme outil d'émancipation et d'auto-représentation, la création d'identités multiples sur internet, etc. : j'observe la façon dont les communautés et les luttes se représentent et sont représentées dans la vidéo, le cinéma, les livres ou sur internet. Je filme et j'écris sur la disparition. Disparition des squats, disparition des travailleuses du sexe, disparition du cinéma porno, disparition de ma grand-mère, disparition de la fête, disparition des amitiés, disparition de moi-même dans la foule, dans le groupe. [...] L'hybridité des genres cinématographiques et des médiums m'intéresse ainsi que la porosité entre la fiction et le documentaire. » (Texte de l'artiste)

*1996 à Nantes, vit et travaille entre Genève et Paris

Collectif Doppelganger

Who's Afraid Of, 2021

Chorégraphie, performance : Raquel Fernández, Claire Megumi Masset, Jessy Razafimandimby, David Sentkar
Son : idle

Peintures, texte : Sylvain Gelewski

Vidéo : Gabriel Alexandrino, Vladimir Palibrk

Photographie : Lorie Bettiol

Voix : Sophie Conus

Traduction : George Sims

Imaginé sous forme de chapitres, le projet *Doppelganger* est transdisciplinaire, mêlant arts visuels, danse, performance, musique, écriture, traduction, photographie et vidéo. Toutes ces compétences se côtoient et dialoguent dans les représentations publiques et dans l'archive vidéo produite à la suite. Ainsi, peintures et objets récoltés dans les villes qui accueillent les performances, constituent la scénographie, et sont également des vecteurs de la chorégraphie, tout comme les textes diffusés en voix off. Tel que l'entend le collectif, le titre *Doppelganger* « joue avec les notions de dualité, de mimétisme, de synonyme, de gémellité et de sosie. Il pose la question de la ressemblance physique concrète, comme de celle du caractère, invisible. [...] *Doppelganger* se veut en constante progression, ouvert, contemporain, inclusif, diversifié, polyvalent et multi-tâches »

Les différents chapitres abordent les questions de responsabilité et de solidarité politique et sociale, d'identité non genrée, des mythes du monde de la publicité, de la pluridisciplinarité dans la culture comme vecteur de transmission. *Who's Afraid Of?*, troisième chapitre, a eu lieu à la Cité internationale des arts, à Paris, avec pour thèmes la liberté d'expression et la censure.

Les membres du collectif – Raquel Fernández, Sylvain Gelewski, idle, Anya Lindup, Claire Megumi Masset, Mathilde Navarro, Jessy Razafimandimby, David Sentkar – sont né.e.s dans les années 1990, ils et elles vivent entre Paris, Brighton, Bâle et Genève.

Lili Marto & Lexi Fleurs

CHIEN.X.NNE.S, 2021

Situation filmée à l'aide d'un smartphone, la performance met en scène une relation maîtresse-animal domestique, dominante-dominée, tout en relevant la complexité de cet étrange duo. Les rôles sont redéfinis, la « chienne » porte une tenue de l'équipe sportive nationale bulgare avec d'autres codes notamment ceux de l'industrie du luxe, la maîtresse reste anonyme, non sans quelques signes vestimentaires. Une image forte et provocante dans l'espace public, qui rappelle des expériences performatives marquantes dans l'histoire de l'art, de Valie Export à Oleg Kulik. Ici, le contexte de banlieue dans la petite ville d'Annemasse ne fait qu'exacerber les réactions potentielles des passant.e.s jusqu'à une confrontation avec les forces de l'ordre qui mène à une réelle chute de la performance.

« Lili Marto alias Montserrat Mayor crée en duo avec Lexi Fleurs depuis un an. La première travaille essentiellement avec le texte inclus dans des performances installatives. Le corps et ses troubles, le sexe, les relations, la poésie du quotidien et le langage extraterrestre sont des motifs récurrents dans sa pratique. Les œuvres de Lexi Fleurs s'inspirent de l'absurdité de la culture pop balkanique, des relations entre « l'ex-Orient » et « l'ex-Occident », de la queerness et de l'homophobie, et d'autres questions à la mode. Sa pratique doit autant à la critique culturelle et institutionnelle qu'à la comédie kitsch. Elle est peintre, photographe, cinéaste, performeuse, écrivaine, ou, en d'autres termes, "a wannabe capitalist god" ». (Textes des artistes)

Montserrat Mayor *1994 à Genève, Lexi Fleurs *1998 à Sofia, vivent et travaillent entre Genève et Sofia

Diane Rivoire

I want you, 2019

Captation : Alice Perritaz

La performance se situe à la frontière d'un discours d'inauguration, du commentaire d'œuvre et d'une poésie sonore. Réalisé à l'occasion d'une invitation à l'artiste par l'espace Forde à Genève, le mural *I want you* – « je te veux, comme motif » repris dans le discours – est ainsi activé en commençant par les paroles chantées « I'm a poor lonesome cowboy » de *Lucky Luke* (mis en musique par Claude Bolling). La suite de la performance traite d'amour, à partir d'une récitation d'un passage de *Romeo and Juliet* de William Shakespeare ; l'artiste ironise sur le sujet de la Saint Valentin et les stéréotypes véhiculés par cette fête, mime des gestes suggestifs, injecte d'autres textes comme la chanson traduite *Mes rêves de satin* de Patricia ou encore des bribes de *Le plaisir du texte* de Roland Barthes. « L'échec du désir sous l'excès de son affirmation » tourne en boucle.

Diane Rivoire compose ses lectures ou performances à partir d'appropriations de diverses sources littéraires, d'emprunts à la pop culture et d'insertions de ses propres textes et anecdotes vécues. L'artiste énonce, cite, récite, exprime des sentiments pour façonner un récit personnel qui traite d'amour, d'amitié et d'art, entre autres, souvent entourée de ses propres peintures et sculptures, supports de narration.

*1996 à Evian-Les-Bains, vit et travaille à Genève

Justine Salamin

souffle, 2022

Cet autoportrait performé fait écho à l'exploration par l'artiste de l'univers de la mort et de la représentation des corps post-mortem, qu'elle a pu appréhender très concrètement en accompagnant une thanatopractrice. Si l'image devient presque sculpturale dans la déformation du visage créée par les renforts de boules de coton, placés jusqu'à l'étouffement, l'action se réfère aussi à la technique du méchage et à tout le rituel de préparation d'un corps mort, qui, du constat de l'artiste, le rend abstrait.

« Depuis le début de ma pratique artistique, je m'intéresse au corps et à ses changements. Les cicatrices physiques ou psychologiques, le passage de l'adolescence ou de la mort sont les thématiques qui sous-tendent mon travail. Notre société occidentale cherche à tout aseptiser et contrôler au point de ne même plus voir la mort qui frappe tous les jours. La marchandisation de la mort a pris plus de place que la mort elle-même. [...] L'art me permet de faire face à la mort. Je m'approche de ce que notre société refuse de me montrer, je rends visible ce qu'elle veut garder caché. [...] Je vois enfin de mes propres yeux ce qu'elle choisit de censurer : le mort tel qu'il est, sans fioriture, mais aussi le processus naturel de la décomposition du corps humain. » (Texte de l'artiste)

*1999 à Sierre, vit et travaille à Bruxelles

Nagi Gianni

Fade from View (extrait), 2022

Masque, caméra et montage : Nagi Gianni

Texte et performance : Alex Freiheit

La performance se joue en étroite collaboration entre le « sujet » filmé et le « suiveur » filmant. La caméra détaille, documente, enquête. L'errance de la protagoniste entraîne les spectatrices et les spectateurs dans l'espace brut d'un sous-sol, l'image est presque fantastique, le rendu pictural. La performeuse s'adresse à l'« autre » dans sa langue maternelle, tout en dialoguant avec – et en se dissimulant derrière – les fragments de masques, des secondes peaux. Une rencontre avec l'altérité, voire l'aliénation.

« Nagi Gianni aime imaginer puis réaliser des espaces immersifs où scénographie, costumes et masques font corps avec les performeurs.euses qui les habitent. Il aime créer des univers hors du temps, habités par des personnages fantastiques et marginaux qui opèrent par le biais de logiques qui leur sont propres. Depuis ses premières créations, il aborde le masque en tant qu'extension pour altérer le corps et son identité, en relation avec un environnement donné, ou pour confronter intériorité et extériorisation, l'intime et le public.

Il questionne le rapport à l'identification du soi à l'ère du numérique et développe en parallèle un imaginaire onirique où convergent l'animal, le cyborg, le mythologique et le fantomatique. Ces figures de l'étrange sont pour lui un moyen d'ouvrir d'autres relations à la perception du réel par une approche queer qui questionne et déplace ce qui est déjà connu et clairement identifiable. » (Texte de l'artiste)

*1991 à Zürich, vit et travaille à Genève

Eva Zornio

Life breath in Breaks (extrait), 2021

Réalisation, caméra, montage : Eva Zornio

Performeuse : Eve Chariatte

Juxtaposées en diptyque, les deux images retracent des situations spécifiques, constitutives de nos moyens d'expression quotidiens, et qui font réagir le corps : écouter, détendre ses fascias, raconter, respirer, entre autres. Silencieuse pour donner toute leur résonance aux mécanismes sous-jacents, cette vidéo – recherche, démonstration autant que chorégraphie – se situe à la suite du projet « affective evaluation ». Eva Zornio se penche depuis 2018 sur les questions d'intersubjectivité, des relations dans toutes leurs complexités. Dans *Life breath in Breaks*, la performeuse « s'adresse à nos corps plus qu'à nos intellects, elle y fait résonner ses propres signes paralinguistiques et explore, dans la prolongation de l'idée spinozienne, ce que peut un corps [...] » tel que l'explique l'artiste.

« Ma pratique se nourrit d'un premier parcours en biologie au cours duquel j'étais très attentive, pourrait-on dire, au phénomène de la vie. Je propose des situations, je joue à composer et décomposer les interactions, je cherche à déplier les structures. Mon travail s'informe et se forme à partir des notions d'*embodiment*, d'affects, de microfictions et de réseaux. Il opère sur le terrain du réel contemporain, à la multiplication des axes du regard, en dehors des dualismes. » (Texte de l'artiste)

*1987 à Arlesheim, vit et travaille à Genève

Davide-Christelle Sanvee

Tourbillon quoi qu'il arrive #04, 2020

Concept et interprétation : Davide-Christelle Sanvee

Réalisation et montage : Frederico Ramos Lopes

Scénographie : Davide-Christelle Sanvee, Frederico Ramos Lopes

Costume : Doria Gomez Rosay

Assistanat : Emilie Derian

La série de vidéos tournée en quatre épisodes a été réalisée à l'occasion de l'exposition qui mettait en perspective l'œuvre de l'artiste suisse Annemarie von Matt au Centre culturel suisse à Paris. Le dessin intitulé *Tourbillon* de 1947, un autoportrait dans lequel cette dernière imaginait un costume de bal masqué, marque et inspire Davide-Christelle Sanvee. « Confinée » dans un appartement, elle rejoue des scènes domestiques et autres allusions biographiques à l'artiste. Performé sur un air d'opéra, ce 4^{ème} épisode évoque le costume avec les apparats et accessoires décrits très précisément par des annotations sur le dessin. Cette « appropriation » ou « incarnation », selon les mots de Davide-Christelle Sanvee, fait émerger de nouvelles interprétations des signes contenus dans le dessin, réactualisés par la posture de l'artiste.

Davide-Christelle Sanvee développe principalement un travail de performance et de création de récits, qui s'appuient sur sa biographie aux moyens de « l'infiltration, du camouflage et de l'absence » tel qu'elle l'exprime. Dans une suite de performances lancée au Kunsthau d'Aarau (puis conçues pour le Centre Pompidou et le festival Belluard), elle dresse un parallèle entre l'architecture, ses fondements politiques et symboliques, et son propre « long processus d'intégration et désir de s'établir ». Investissant par ailleurs l'espace public, elle mêle réalité et fiction dans des actions infiltrées, souvent participatives, qui en révèlent les enjeux sociaux, l'histoire et la mémoire collective.

*1993 au Togo, vit et travaille entre Amsterdam et Genève

Juliette Gampert

Ackee & saltfish, 2019

Direction, texte et images : Juliette Gampert

Performance : Elizabeth Gampert-Anderson et Juliette Gampert

La performance suit le fil d'un texte que l'artiste a écrit en s'inspirant principalement de *l'Atlantique Noire* de Paul Gilroy et de *Identités et cultures* de Stuart Hall, avec d'autres citations de Carolyn Cooper, Sonjah Stanley Niaah et Kendrick Lamar. « L'eau comme matière érotique, procréatrice, lieu de mémoire, de dissémination culturelle et de mouvement constant » tel qu'elle l'entend ; « ce texte est une manière pour moi d'exprimer mes questionnements à propos de mon héritage, de mon identité, du concept de diaspora, mais aussi de mon rapport à mon propre corps, ma féminité, à la danse. » La trame de ce texte poétique est composée de noms de pas de dancehall – une culture née des soirées sound system jamaïcaines à la fin des années 1970. Lu par la grand-mère de

l'artiste en anglais et en patwa jamaïcain, il donne lieu aux mouvements de l'artiste illustrant ce « lexique ». Le titre *Ackee & saltfish* désigne un plat national jamaïcain évocateur de souvenirs pour l'artiste et fait écho au rapprochement culturel et au dialogue transgénérationnel entre l'artiste et sa grand-mère.

« Juliette Gampert s'intéresse à l'émancipation féminine, à l'ambivalence entre être sexualisé.e et être sexuel.le, et à l'impact du colonialisme sur les sexualités. Sa recherche artistique est motivée par sa pratique de la danse dancehall, utilisée comme un moyen de renouer avec son héritage jamaïcain et de trouver dans son corps des réponses à la complexité d'être à la fois white-passing et afro-descendante. À travers des médiums tels que la vidéo et la performance, elle explore le concept de créolisation, de diaspora, le corps collectif et la praxis rituelle. Elle questionne le regard occidental et comment un contexte post-colonial peut s'exprimer à travers des mouvements corporels, en s'appuyant sur l'étude de danses issues de rituels de fertilité ou funéraires et de leurs propriétés thérapeutiques/guérisseuses. » (Texte de l'artiste)

*1997 à Genève, vit et travaille entre Londres et Genève

Monika Emmanuelle Kazi

A Home Care II (extrait), 2021

Performeurs : Lucien Rahm et Hamid Gharaee

Costume designer : Visual (Archives) Society

Direction de la photographie : Loren Tschannen

La performance s'insère dans une installation qui réunit quelques composantes d'un intérieur domestique, penderie, assise, console, brumisateur, miroir, fontaine en circuit fermé, le tout transposé en structures minimales. « Tous ces objets, qui constituent notre vie quotidienne, c'est à dire notre mémoire, deviennent des *iso-objets*, des normes visuelles ou usuelles, des références, qui pour moi, élaborent des conditionnements physiques et mentaux. » tel que l'explique l'artiste. La scène d'intérieur se joue entre deux personnages qui s'enveloppent dans des vêtements préparés, elle parle également de soin et d'émotions. Fluides, circulations, canalisations, échanges ritualisés, purifications, sont au cœur de l'action.

« Après une première formation en architecture d'intérieur, Monika Emmanuelle Kazi invente en 2015 le terme iso-objet (ISO cf. International Organization for Standardization), pour montrer comment les éléments de nos espaces de vies deviennent des images standards, sur lesquels la corporéité s'appuie et se mêle. Sa pratique artistique s'intéresse aux manifestations de la mémoire corporelle au sein d'espaces domestiques, en se focalisant sur l'idée de machine learning. Elle déploie des installations organiques, sous forme de scénographies performatives et textuelles. » (Texte de l'artiste)

*1991 en France, vit et travaille à Genève